

Conservation critique 2. Marcel Cohen

Une réflexion à deux voix : voici ce que propose la nouvelle rubrique Conversation critique. Cet échange permet à chacun de partager sa perception d'un auteur ou d'un livre et de déployer des points de vue personnels, le tout au rythme d'une discussion, avec ses propres perspectives, ses changements de direction – ou ses voltefaces...

Marc Blanchet

Deuxième invité : Didier Cahen au sujet du livre de Marcel Cohen, *Détails II, suite et fin* (Gallimard).

Didier Cahen vient de publier *Du bout des doigts*, avec 3 monotypes de Monique Frydman (La Canopée). À paraître : *Contes d'avant l'heure* (Tarabuste).

Marc Blanchet est écrivain et photographe. Il vient de publier un livre de poésie, *Le Pays* (éd. La Lettre volée) et un essai, *Gérard Titus-Carmel, Plan de coupe* (Artgo).

Marc Blanchet. En publiant *Détails II*, sous-titré *Suite et fin*, Marcel Cohen ne s'inscrit pas moins dans une certaine continuité... Comme il le fit pour le troisième volume de ses *Faits*, indiquer *Suite et fin* pour ce second *Détails*, met un terme à une entreprise qui, dans cette suite de « chapitres », répond au désir de circonscrire toutes sortes de sujets : phénomènes, constats, coïncidences. Ce ne sont pas des « catalogues ». Plutôt des recensions d'une grande précision. Avec un sens de l'obsession propre à un désir d'enregistrement. Seulement, cette écriture se défie des formes convenues de la littérature. Dès lors, l'auteur doit affronter sa propre méfiance des genres, des effets stylistiques, des complaisances. Ainsi, pour parler de choses diverses, Marcel Cohen donne-t-il notamment un rythme à son écriture. Trente-deux chapitres numérotés en chiffres romains se succèdent pour dire tantôt la résonance de phénomènes scientifiques, tantôt la nécessité d'un comportement face à une situation (fût-il décevant, et surtout insuffisant). Marcel Cohen ne s'arrête pas là. Il se lance parfois dans la rédaction de listes, d'énumérations vouées à l'incomplétude, écrit des récits nés de conjonctions, dont on ne saura jamais s'ils viennent de ses propres souvenirs. Recenser en tout cas s'avère nécessaire, pour contrecarrer ce qui aurait pu s'égarer – ou définitivement se perdre. Ce geste s'effectue souvent avec une forme apparente de détachement. Pas question de rentrer en fascination avec la chose approchée ! Chaque chapitre témoigne d'une attention qui n'est jamais le constat d'un désœuvrement du monde, ou une quelconque nostalgie d'un état des choses antérieur. C'est la trajectoire d'un homme à même de s'étonner... évitant de

« s'installer » dans cet étonnement de manière trop significative. Même les traits d'esprit semblent frappés d'une sorte d'écriture blanche, qui ajoute à ce besoin « d'enregistrer ». Dès lors le geste est sans fin. S'il a une « suite » avec ce livre, l'auteur a éprouvé la nécessité de circonscrire, c'est-à-dire de conclure. Voilà, me semble-t-il, Didier, une manière de présenter en surplomb cette œuvre. Dis-moi ce que tu en penses... parce qu'après il faut entrer dans le texte comme dans la chair du monde ! Et là tout devient d'une grande variété – normal pour une œuvre toute en variations, d'une grande sensibilité aussi. Toutefois, pour ce piéton de Paris, également grand voyageur, il m'apparaît important de voir d'abord cette forme d'enregistrement. La question n'est pas de savoir si elle masque une angoisse existentielle, mais plutôt d'apprécier à quel point elle témoigne d'un désir d'étudier ce qui l'entoure, nous entoure, en variant les formes, les approches. À revers, elle signe l'histoire d'un homme qui sur son chemin de vie voit beaucoup, mais qui devant l'écriture privilégie le pas de côté... Un peu une sorte de précepte décalé, qui serait : « Connais les formes et tu seras libre. »

Didier Cahen. Merci, cher Marc, pour ces premières remarques. J'y retrouve l'essentiel du Marcel Cohen que je lis et que j'aime puisque, tu le sais, notre amitié est déjà très ancienne. J'admire et je partage ce que tu dis sur la nature de son livre, sa place à part dans notre littérature, les vérités inquiètes de l'homme, le style de l'écrivain, qui lui permet de s'adresser à tous, de dire très simplement des choses difficiles à voir, à imaginer, à penser. Je crois que nos enfants, petits-enfants, arrières.... sauront encore lire Cohen sans s'étonner de rien, ni de son écriture limpide, mais terriblement efficace, ni de sa curiosité inspirée (il touche avec un doigté sans pareil aux mille et un travers de notre époque) ni de cette lucidité qui lui permet de nous montrer ce que nous traversons sans le voir : bien trop pressés que nous sommes, trop attirés par le bruit, la couleur, la vitesse, alors qu'il nous dépeint (dé-peint) un monde en noir et blanc, fait de bruissements et de silences et qui avance au rythme d'« un homme », de cet homme qu'il semble mettre en avant ..., qui ne lui est pas si étranger que ça ! D'où l'émotion qui en ressort aussi. Il me semble finalement inutile de resituer le livre ; je n'ai rien à ajouter à ce que tu dis si bien. Je me sens en plein accord avec toi quand tu soulignes la rigueur absolue de la démarche ; idem quand tu évoques le style Cohen fait d'une simplicité biblique, d'une nudité d'autant plus exemplaire qu'elle en devient infiniment parlante. Ah oui, le rythme de la phrase, cette façon musicale de bien poser la voix en prenant soin de tempérer le verbe ! Quelques « secrets de fabrication », avec cette règle d'or : surtout *rien qui fasse littérature* ; on connaît sa défiance à l'égard du roman et de ses complaisances (à de très rares exceptions près). Je ne peux m'y arrêter mais pour Marcel Cohen, l'exigence qui donne son sens à l'écriture de notre temps, consiste d'abord à éviter tout effet de manche et les facilités de la

séduction. « *L'auteur doit affronter sa propre méfiance des genres, des effets stylistiques, des complaisances* » distu : c'est, pour lui, l'enjeu même de la littérature aujourd'hui, la règle numéro 1, même si Marcel Cohen, n'a évidemment pas pour ambition de faire école. Je suis d'ailleurs toujours frappé par sa furieuse indépendance d'esprit. Bien sûr, on lui connaît des affinités électives avec quelques-uns des écrivains que nous aimons : Kafka, Blanchot, plus près de nous Gérard Macé, sans oublier les peintres ; je pense d'abord à Antonio Saura ou Pierre Buraglio. Mais, finalement, en t'écrivant cela, je m'aperçois que ses compagnons d'armes, ses frères en écriture, en « non-littérature » sont tous bien éloignés de lui, au moins dans le style et la forme. Au fond, s'ils revendiquent une même éthique, une même approche de l'art et de la création, ils partagent avant tout leur propre solitude... Comme toi, je pense, je m'y retrouve. Bref, même si nous venons d'horizons différents, j'ai le sentiment que nous sommes en phase sur l'essentiel et que nous aimons Marcel Cohen pour les mêmes raisons... Et quoi de mieux qu'une certaine idée de la littérature pour amorcer notre échange ?

Marc Blanchet. Sans verser dans la critique de ses contemporains ou de ruminer un désir de distance devant les milieux littéraires, Marcel Cohen n'en est pas moins un auteur dont les livres répètent une approche du monde qui a son *éthique*. Je sais combien ce terme mérite des réserves, mais il relève d'un usage du monde auquel je suis sensible. Lire Marcel Cohen, c'est retrouver un être, qui avec politesse et tact nous invite, pour chacun de ses livres, à entrer dans la sédimentation de notre temps, à dégager des hiatus, des ressemblances, des curiosités. Il y a donc dans ses livres *une conscience d'époque*. Et de fait une profonde interrogation sur la modernité ; déjà ses objets (par exemple l'inévitable portable), et par conséquent les conditions d'échange entre les êtres, leurs manières de s'adresser les uns aux autres (parfois de se jauger), de se mettre en relation pour des préoccupations communes, ou d'étranges obsessions. Cette étude des mises en commun des biens et des échanges fait l'universalité des écrits de Marcel Cohen. Savoir quelle expérience avec des oiseaux ont vécu telle ou telle personne, connaître une liste partielle d'animaux en voie de disparition (ou retrouvés), porter son attention sur l'américanisation des noms de boutiques sur un petit périmètre ou découvrir comment une résistante a rédigé pour ses proches sa biographie, dépose dans notre esprit une certaine pensée de l'humanité. « Anecdotes, détails et faits divers remarquables », un des intitulés des chapitres de Marcel Cohen confirme cette conscience d'époque – ou comment l'humain s'écrit en marge des grands événements ; même si ne cessent de figurer dans ces pages la grande Histoire, incarnée pour Marcel Cohen par les inséparables Shoah et seconde guerre mondiale. Et si Marcel Cohen écrit avec rigueur et précision, c'est qu'il fut aussi

une grande partie de sa vie journaliste, qu'il sait la nécessité de la clarté et de l'adresse aux lecteurs de tous horizons, peut-être accomplit-il par ses écrits personnels un « journalisme supérieur », un reportage du monde dénué de tout sensationnalisme, qui nous accorde avec l'intime tout en n'écartant jamais les possibilités d'une violence propre à l'Histoire. Dès lors nous le suivons sur tous les chemins possibles, puisque c'est bien sur eux qu'il a choisi de flâner, ne s'égarant pas, tant il existe aussi un point de retour qui est l'écriture, un point d'ancrage d'où on regarde à nouveau les expériences faites, pour en partager certaines. J'ai choisi pour parler de cette démarche le mot d'enregistrement – peut-être prête-t-il pour toi le flanc à une certaine réserve, non ?

Didier Cahen. Je te suis en partie, et en partie seulement, quand tu parles de son désir d'enregistrer donc de tout retenir : *« la question n'est pas de savoir si elle masque une angoisse existentielle, as-tu dit précédemment, mais plutôt d'apprécier à quel point elle témoigne d'un désir d'étudier ce qui l'entoure, nous entoure. »* Certes mais je ne peux détacher cette habitude, ce quasi-mode de vie et d'être de son histoire personnelle. C'est dans les livres que Marcel Cohen a retrouvé la vie, dès son plus jeune âge, c'est dans les livres qu'il doit la conserver. Il rappelait récemment à Arnaud Laporte (si tu ne l'as pas écouté, je me permets de te recommander cet [Affaires culturelles du 17 février](#), c'est encore disponible en podcast sur le site de France Culture), il nous rappelait cette intuition qu'il tient de son enfance : les choses ne sont vraies que dans les livres... Il y a plus de vie et de réalité dans les livres que dans la rue où nous jouons tous des personnages. *« Sur la scène intérieure »*, ce livre inoubliable, nous aide à mieux comprendre ce que nous savions déjà, ce que savaient ceux qui connaissent l'histoire du jeune garçon qui a perdu toute sa famille dans les camps de concentration. Cette trop longue citation extraite de l'émission : *« J'appartiens à une génération d'écrivains qui n'a strictement rien à dire. Ma famille a disparu à Auschwitz. J'avais 5 ans, je ne peux pas parler de ça, je ne suis pas du tout compétent. Ce que je sais sur Auschwitz, je l'ai appris dans les livres donc je ne suis pas qualifié pour en parler. Je ne peux pas non plus parler d'autre chose parce que cela signifierait que l'on peut refermer la parenthèse d'Auschwitz. Je me sens un peu dépossédé de ma propre biographie. J'ai l'impression que si j'écrivais sur mes premières amours enfantines, par exemple, ce serait un mensonge. Ce ne serait pas moi, alors qu'en revanche, quand je cite des listes d'objets utiles avec un certain recul, voire même de l'humour, cette dérision me reflète, elle dit quelque chose de moi. Quelqu'un qui n'a rien à dire peut tout dire. Donc je suis très libre du matériau qui entre dans mes livres. »* Pour moi, les livres de la maturité soulignent la part de l'écriture dans la perpétuelle tentative de se réconcilier avec cette part inconnue de lui-même qui, quelles que soient les circonstances, demande toujours et encore à vivre... Et ce souci permanent du détail, cette façon de fragmenter la réalité pour mieux la percevoir et la restituer ne peut en être séparée ; peut-être même en est-elle le ferment ou le secret.

Marc Blanchet. Comment te dire ? ... Marcel Cohen est redoutable. Quand on souhaite parler de ses livres avec vigilance et justesse, on sait déjà que ces deux qualités agissent comme des pôles dans son écriture. À peine le qualifie-t-on comme je le fais en parlant tout à l'heure d'*enregistrement*, que j'aimerais déjà que ma langue fourche et que je sois à même de parler autrement de ses écrits, ne serait-ce que pour dire un humour assez récurrent. Le mieux est toujours de revenir à une intelligence littérale, une vraie simplicité. Mais paradoxalement, cet homme qui se défie de l'écriture dans ses certitudes, ses effets, ses héritages, est profondément écrivain. C'est dans le livre, à *l'heure du livre* devrais-je dire, qu'il est en lien avec sa nature profonde. Sa curiosité, qui tient d'une traversée de notre époque, montre qu'il est un lieu où il se rassemble (comme les membres d'Osiris), c'est l'écriture, *l'espace du livre*. D'ailleurs, fût-il délicat dans nombre de ses approches, ce n'est pas un être affable. Il sait les perversions du genre humain ; ses livres sont aussi un catalogue de nos facilités et de nos exactions. Il n'est pas impossible, pour jouer sur les mots juste une seconde, que le livre dans ses plis soit ce lieu de repli d'où il peut exercer une certaine clairvoyance, voire une manière d'ordonner son expérience. La littérature se ferait là : dans une narration du monde non fictive (avec quelques « exceptions » dans certains chapitres), une narration du monde avec ses étonnements, ses constats tantôt émerveillés tantôt sidérés. Alors *quelque chose se lève*, le texte devient par une justesse jamais docte une manière de lire le monde, d'en relire les faits, d'en éprouver avec vérité les détails. À partir de ce moment-là, de détail en détail, le monde ne surgit guère autrement que de la manière dont on le vit : une succession d'heures, de faits, souvent minimes, toujours signifiants. On peut dès lors parler des ascenseurs vétustes de New-York, de l'activité d'un horloger ou des « souvenirs » d'Auschwitz. À chaque fois le monde est là, dans les visages de sa modernité (comme dans ses tares). Et de fait, il atteint par son regard un autre monde : celui des lecteurs. Cela, seule l'exercice de la littérature le permet.

Didier Cahen. Je partage ton regard sur l'aventure Cohen ; au-delà de ce constat, j'aime que nos mots se complètent pour dire chacun à notre façon les deux facettes d'une même réalité ; « seul le lecteur est réel » disait Edmond Jabès, le maître, l'ami commun autour duquel nous nous sommes rencontrés. Deux exemples, avant de m'arrêter : « *circonscrire* » ... ; il s'agit bien de cela puisque le regard de Marcel Cohen est furtif, affuté, souvent panoramique ; rien d'étonnant d'ailleurs tant l'homme sait se rendre disponible. « *Ce n'est pas moi qui vais chercher le matériau, c'est le matériau qui vient* » disait-il récemment dans la même émission, comme s'il voulait souligner cette sorte de passivité nécessaire mais très « intéressée » qui est notre lot commun (je parle ici des écrivains, bien sûr). Mais j'aime aussi que ce regard flotte entre deux eaux et que l'homme qui parcourt le livre se perde dans ses pensées ; comme si « écrire » venait atténuer le risque de figer, de « circonscrire » ou

d'uniformiser notre réalité... Comme si le livre pouvait être, devait être le reflet de la diversité inaliénable du monde. D'où ses formes multiples. Je pourrais poursuivre dans le même esprit avec « *enregistrer et/ou recenser* » ; ces verbes disent avec à-propos l'envie et le besoin de coller au quotidien, de capter des images, de retenir l'instant, sans rien enjoliver ; de fait, le livre fourmille de listes, de propos recopiés (par parenthèse je ne sais si tu as lu son étonnant « *autoportrait en lecteur* » qui est entièrement fait de citations...) Dans la préface de *Villes*, le livre qui réunit ses écrits de jeunesse, Marcel Cohen rappelle qu'il a enregistré avec un magnétophone de l'époque les habitants de Malestroit, un village de Bretagne, pour ensuite en tirer ses « chroniques du silence ». Dont acte ! Car je suis convaincu qu'il y a une continuité essentielle entre ses premiers livres et ceux de l'époque actuelle. Mais, en même temps, tous ces détails qui n'en sont pas, disent avant tout l'Histoire et notre histoire ; et au-delà de la neutralité revendiquée, je voudrais souligner la façon dont l'image la plus attendue, la description la plus photographique ou le recensement le plus millimétré parlent à chacun de nous, de chacun d'entre nous. Oui, s'il y a dans les livres de Cohen la (re)construction personnelle que j'évoquais plus haut, n'y a-t-il pas, en parallèle, une merveilleuse « leçon de choses », qui s'adresse à chacun d'entre nous ? Les *Faits* et les *Détails* sont bien des livres qui tombent à pic pour nous ouvrir les yeux, nous consoler du très piteux état du monde et nous aider à mieux le comprendre aussi. Côté pile, côté face. Finalement si on retrouve l'immense bonheur de la lecture, on y apprend aussi à être autrement attentif à notre comédie et à notre (in)condition humaine. Entomologie, ethnologie, anthropologie... : il y a sans doute un peu de tout cela et surtout un beau miroir tendu à celui que nous étions, à celui que nous sommes, à celui que nous devenons ! Vivement un *Détails III, Post-Scriptum...*

Didier Cahen a récemment consacré un [texte](#) à la réédition des trois premiers livres de Marcel Cohen (*Villes*, éd. Gallimard) sur poezibao.

Les éditions L'Atelier Contemporain publient ce mois de mars de Marcel Cohen, [Rencontres et partis pris, écrits sur l'art \(1976-2020\)](#).